

Mots croisés

COMMENT PASSER D'UNE LANGUE À L'AUTRE, COMMENT FAIRE ÉMERGER D'AUTRES CULTURES ? CONVERSATION ENTRE SIKA FAKAMBI ET GEORGES LORY, TRADUCTEURS ÉMÉRITES DE LITTÉRATURE AFRICAINE.

C'est au Bénin, où se croisaient « *différentes langues et différents français* », que Sika Fakambi, Nantaise grandie à Ouidah de père béninois et de mère française, a connu, dès l'enfance, la passion pour les mots et les sons – et la jubilation de passer d'une langue à l'autre. Né à Paris, écolier à Bruges, lycéen à Bruxelles, Georges Lory a eu très tôt, lui aussi, plusieurs langues à son arc. Ses nombreux séjours en Afrique du Sud, le premier en 1974, ont fait de lui l'un des meilleurs connaisseurs de la littérature de ce pays. Premier traducteur des poèmes de Breyten Breytenbach, il le sera, plus tard, des livres de Nadine Gordimer et de J.M. Coetzee – couronnés, l'un et l'autre, par le prix Nobel de littérature –, et, plus tard encore, de la poétesse Antje Krog. Georges Lory dirige la collection « Lettres africaines » chez Actes Sud et il tient une chronique littéraire sur le site de RFI.

En 2017, il publie *136* aux éditions Bruno Doucey, un livre hors norme puisqu'il s'agit d'un seul poème, très court, écrit en français par lui-même et traduit par d'autres en 136 langues. Cette même année, la collection « Corp/us », conçue et dirigée par Sika Fakambi, voit le jour au sein des éditions Isabelle Sauvage. Lauréate du prix Baudelaire, Sika Fakambi a également reçu le prix Laure-Bataillon pour sa traduction du roman *Notre quelque part* du Ghanéen Nii Ayikwei Parkes (2014, Zulma). C'est également chez Zulma qu'est paru, en 2018, *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu*, roman américain de Zora Neale Hurston, traduit par Sika Fakambi.

Georges Lory et Sika Fakambi se sont rencontrés pour la première fois, le 21 janvier, à Paris, le temps d'une interview croisée...

Le goût de traduire vous est venu, à l'une comme à l'autre, dès l'adolescence. Votre grand-mère paternelle, Sika Fakambi, vous avait confié la traduction de lettres destinées à votre grand-père maternel : elle-même, qui vivait avec vous et votre famille à Ouidah, s'exprimait en mina (une des langues parlées dans le golfe du Bénin), alors que le grand-père, installé en région parisienne, parlait français. Quant à vous, Georges Lory, c'est votre mère qui, sans s'en douter, vous a donné l'exemple...

G.L. Ma mère, qui a eu cinq enfants, aimait traduire : de l'anglais, de l'allemand et du néerlandais vers le français. Elle traduisait des livres jeunesse, des guides touristiques, etc. Quand on est petit et qu'on voit quelqu'un qui traduit comme d'autres jardinent ou bricolent, on se dit que c'est une activité normale. Une activité, voire un jeu : à part ma mère, un grand-oncle, professeur de grec, avait trouvé un moyen amusant de distinguer, chez Aristophane, les Athéniens des Spartiates : il traduisait les tirades de ces derniers, en leur donnant l'accent marseillais ! Quant à moi, j'avais été, enfant, à l'école néerlandaise. En classe

terminale, je parlais couramment quatre langues : l'anglais, l'allemand, le néerlandais... et le français à la maison. Aujourd'hui, je comprends l'allemand sans problème, mais, si je devais le parler, j'aurais un peu de mal. En Afrique, je n'ai jamais eu l'occasion de parler allemand.

S.F. C'est la même chose pour moi : l'anglais a enfoui l'allemand – que je parlais plutôt bien je crois, jusqu'en khâgne. Ensuite, avec mes séjours longs à Dublin, Sydney et Montréal, et mes choix de parcours universitaires, l'anglais a pris le dessus.

G.L. L'envie de traduire m'est venue assez tôt. En classe terminale, j'avais lu un livre néerlandais, qui racontait la Seconde Guerre mondiale vue par une jeune fille de 17 ans, juive, qui avait dû se cacher pour survivre. Ce livre m'avait marqué et je m'étais dit que ce serait une bonne idée de le traduire. Finalement, ça ne s'est pas fait. Les premiers textes que j'ai traduits, ce sont des poèmes de Breytenbach, alors qu'il était en prison*. Il avait été condamné à neuf ans de réclusion, une peine très lourde. Le premier ministre John Vorster n'avait pas digéré *Lettre de l'étranger au boucher* que le poète, célèbre en Afrique du Sud, avait écrit. Il voulait le casser. Breytenbach a payé cher son engagement contre le régime d'apartheid : il aura passé sept ans et demi derrière les barreaux – dont vingt-deux mois à l'isolement complet. Après sa libération, j'ai continué à traduire ses poèmes, de l'afrikaans vers le français.

S.F. Je suis « tombée en traduction » avec l'écrivaine australienne Gail Jones**, et les premiers textes que j'ai lus d'elle, ses nouvelles, puis ses romans. Et l'on sait comme la première fois nous hante toujours. Mais c'est aussi par la poésie, celle d'un ami poète américain, Andrew Zawacki, que j'ai concrètement commencé. Avec tout d'abord des publications en revues de poésie, *Le Nouveau Recueil*, par exemple. *Carnet Bartleby* est l'un des premiers livres que j'ai traduits et publiés***. Mais je travaille depuis 2004 (depuis vingt ans presque, c'est effrayant !) par à-coups, sur un recueil d'Andrew, le deuxième, *Anabranche*, qu'il m'a mis entre les mains en disant, « si un jour tu as envie de le traduire... » J'avais gardé ce livre plus d'un an avec moi. Je l'avais emporté au Bénin, au moment de l'harmattan, un moment qui m'est cher. À cause du vent, tout est rouge, la poussière de latérite s'infiltre partout, recouvre tout. J'ai choisi un poème qui finissait, quand j'en ai écrit la traduction, par « *tout ce rouge* » – et j'ai su à ce moment-là que c'était ça, j'avais trouvé. À mon oreille en tout cas, le poème en français était né.

Pour moi, le travail de la traduction commence par un vertige. Quand je travaillais sur mon mémoire de master de traduction sur Gail Jones, j'avais l'obsession de rechercher le terme juste, de ne rien laisser échapper, pas un écho, pas une référence. J'avais choisi cinq nouvelles, je devais les traduire et commenter. J'étais tellement prise par ces textes, tellement concentrée... sous



« J'avais l'impression de partir en vrille autour d'un mot, dans un troisième lieu, entre les langues »

Georges Lory et Silka Fakambl

leur *emprise* pratiquement, mais en conscience de cela, j'en avais le vertige, je devais m'allonger tant la tête me tournait ! J'avais l'impression de partir en vrille autour d'un mot, dans un troisième lieu, entre les langues. C'est Antoine Berman qui disait, « l'acte de traduire n'opère pas seulement entre deux langues, il y a toujours en lui une troisième langue, sans laquelle il ne pourrait avoir lieu »... Je pense que si j'avais poursuivi une carrière universitaire j'aurais sans doute travaillé sur cette question étrange, que j'ai cru retrouver en écoutant Isabelle Kalinowski, chercheuse au CNRS et traductrice de Max Weber, dans une conférence qu'elle a donnée à l'École de traduction littéraire ETL-CNL, intitulée « Le traducteur et le chamane » – ça résonne beaucoup en moi. Il y a quelque chose qu'a dite aussi le traducteur Christophe Mileschi, que j'aurais bien envie de reprendre à mon compte : « il y a dans la langue un endroit qu'on n'arrive pas à dire ; dans sa propre langue, il y a une zone d'ombre, une boîte noire, que le langage ne saisit jamais. On tourne autour mais on ne le touche jamais, donc en traduction on en a juste un peu plus conscience, de cette chose-là. »

C'est aussi pour cela que l'on veut et doit traduire ces textes dits impossibles. Vous éprouvez cette sensation, vous aussi, ça vous dit quelque chose ?

G.L. Non, je n'ai pas le vertige. J'éprouve parfois une grande joie, oui. Pour les poèmes, c'est la musique qui compte. Il faut que ça sonne bien. En poésie, on n'écrit jamais la même chose que le texte originel, c'est impossible. On est dans le presque. Quant à la prose, il arrive qu'on fasse une trouvaille – d'un mot, d'une expression... Quand on tombe dessus, on est éberlué, scotché !

S.F. Les mots, les paroles, les textes, sont des gestes. Quand je traduis, je suis dans le corps, le geste, la voix – prise dans le rythme et le sens en même temps. Une joie et un vertige physiques devant le texte.

Traduire, c'est créer ? Transmettre ? Mentir-vrai ?

S.F. Je préfère la triche, le mentir-vrai comme vous dites ! Se faire croire qu'on est l'auteur, c'est jouissif. On s'imagine qu'on ne doit rien à personne, on se persuade que ce texte-là, en train de s'écrire, c'est le nôtre ! On veut qu'il sonne comme ça et pas autrement, on est seul à choisir, mais sous contrainte, la contrainte d'un texte qui existe déjà dans une autre langue. Traduire, ça vient chez moi du désir d'écrire dans et entre les langues. C'est

vraiment le lieu de mon écriture, d'une certaine manière. Derrida disait : « toute *bonne* traduction doit abuser. » Peut-être que j'aime les textes qui me laissent libre « d'abuser ».

G.L. « Je ne traduis pas, j'écris des traductions » : c'est ce qu'avait noté très justement le poète et traducteur Emmanuel Hocquard. Quand on traduit, on est à la fois totalement humble et terriblement mégalo. Personnellement, c'est le désir de transmettre, plus que le désir d'écrire, qui me pousse.

Percevez-vous une différence, dans le maniement de la langue, entre les écrivains africains francophones et les anglophones ?

S.F. Les uns et les autres *peuvent*, dans ces langues laissées par la colonisation, être aussi inventifs et libres, me semble-t-il. Mais je dois dire que je connais très mal les écrivains d'Afrique dite francophone. Je pourrais simplement citer, en en oubliant d'autres, le grand Sony Labou Tansi, les traducteurs burkinabé de *Sozaboy* Samuel Millogo et Amadou Bissiri, Dieudonné Niangouna au théâtre, ou Gauz dans son dernier livre – qui d'ailleurs détesterait je crois qu'on l'appelle un « écrivain francophone »... En revanche, entre les colonisations française et britannique, des différences existent. Les colons anglais ont laissé faire certains enseignements dans les langues locales. Alors que dans les écoles de « l'Afrique occidentale française », toutes les langues dites « indigènes » étaient rigoureusement interdites, à l'instar de la langue bretonne ou basque « en métropole », etc. Au Ghana, ou ailleurs, des écrivains comme Nii Parkes, ou Igoni Barrett, ou NoViolet Bulawayo, et d'autres, existent, et c'est cela que je vois, que j'écoute. Ce sont ces textes-là que j'ai envie de traduire, pour ce qui est des écrivains africains : ceux qui sonnent juste à mes oreilles, et plus précisément à mes oreilles d'enfant ayant grandi en Afrique de l'Ouest, dans cette polyglossie bien particulière – nourrie de Birago Diop, de Camara Laye et de Mariama Bâ mais aussi bien sûr de littérature française – où m'est venu ce désir d'écrire entre les langues. Cette écriture libre embrassant tout l'entre-deux des langues en présence. Pour les mêmes raisons, au nom de cette même liberté, j'aimerais bien, je le dis avec un sourire, qu'une maison d'édition me propose, aussi, de traduire un écrivain pas forcément foncé de peau, homme ou femme, à l'identité linguistique pas forcément trop complexe, que je n'aurais pas mis six ans à placer chez un éditeur, ou deux ans à traduire...
...

... G.L. Les choses changent, c'est vrai. Les écrivains et les lecteurs aussi. Quand j'ai sorti *Coconut* de Kopano Matlawa chez Actes sud, je m'attendais au succès : publié en 2007, c'était le premier roman d'une « *born free* », le premier récit de l'après-apartheid. En Afrique du Sud, *Coconut* est devenu un livre-culte : plus de 20 000 exemplaires vendus ! Mais en France, il n'a pas dépassé les 2 000 exemplaires. Dans un même ordre d'idée, au Kenya, depuis quelques années, la mode est aux polars *made in Kenya* et ils se vendent comme des petits pains. Seraient-ils lus en France avec le même appétit ? Il est permis d'en douter.

Outre l'amour de la poésie et un profond attachement à l'Afrique, vous avez en partage une inclination certaine pour les marges. À Londres ou à New York, vous préférez Le Cap ou Cotonou. Ce tropisme, ajouté à votre notoriété, vous donne une grande liberté dans vos choix professionnels. Est-ce vous qui décidez des livres – ou vous passe-t-on commande ? Vous est-il arrivé de refuser une traduction ?

G.L. Cela m'est arrivé une fois, avec un roman de l'excellent écrivain sud-africain Ivan Vladislavic. Le personnage principal est un correcteur, qui passe son temps à s'amuser à permuter des lettres en anglais, à faire des jeux de mots... J'ai dit non parce que se lancer là-dedans, c'était un peu comme de s'attaquer à Joyce : il faut des années d'efforts avant d'arriver à « rendre » un son, un texte qui tienne la route ! En revanche, quand Nadine Gordimer, qui avait lu mes traductions de Breyten Breytenbach, m'a appelé pour me demander de la traduire, j'ai dit oui... après avoir un peu hésité, car elle avait la réputation de se fâcher avec les traducteurs. Quand j'avais un doute pour traduire tel passage ou tel terme, je faisais avec elle comme avec Coetzee : je lui soumettais une liste de questions et elle répondait. Coetzee est, soit dit en passant, beaucoup plus facile à traduire que Gordimer. Son écriture est fluide, je ne sais pas comment il fait pour fabriquer ses phrases. C'est de l'eau ! À ma grande surprise, j'ai appris il y a seulement deux ou trois ans, que Coetzee maîtrisait parfaitement le français... Il s'était bien gardé de me le dire !

S.F. Pour l'expérience et la notoriété, je ne pense pas du tout être à égalité avec Georges Lory ! Je suis née à Cotonou, j'ai grandi à Ouidah, ce n'est donc pas exactement une préférence... Mais l'idée des marges plutôt que les centres, oui. Au début, et même des années durant, je ne faisais évidemment que proposer, sans relâche. Maintenant, comme je ne fais pratiquement que traduire des textes un petit peu compliqués depuis *Notre quelque part*, et qu'en plus je suis de nature à laisser le temps agir en moi et sur les textes – pour parler gentiment des délais longs que je m'impose moi-même, et aux éditeurs du même coup, quand ils les acceptent – j'ai dû malheureusement renoncer à de beaux projets, chez des éditeurs qui m'intéressaient. Ce qui est sûr c'est que mon intuition me porte à collaborer plutôt avec des éditeurs qui me laisseront « abuser » en traduction... dans la limite du raisonnable !

Propos recueillis par Catherine Simon

* *Feu froid*, Christian Bourgois, 1976

** Le premier livre traduit et publié par Sika Fakambi est *Pardon* de Gail Jones, Mercure de France, 2008

*** Éditions de l'Attente, 2012



R. de Céline Minard

par Éric Dussert

Depuis vingt ans, il y a eu sans conteste pour moi le moment Minard. En 2004, alerté par Dominique Poncet, extraordinaire lecteur des friches et des sommets, grand manitou de *La Main de Singe*, j'avais déjà eu l'occasion de lire les écrits d'une femme que je ne connaissais pas encore autrement que par le truchement de la maison précitée : ç'avait été d'abord l'ambitieux « manuscrit cheyenne », abandonné sous sa forme initiale, puis un volume à la couverture verte, conçue par la jeune Fanette Mellier, espoir du graphisme régulièrement saluée depuis lors. Ce vert, légèrement dégradé et conduit vers un ton plus sombre comme si un nuage de pluie s'annonçait, avait alors à la vitrine de l'édition une allure peu commune. Voilà que Céline Minard arrivait à grandes enjambées, soutenue par la seule initiale d'un nom : R.

J'avais bien lu le Z de Vassilis Vassilikos et l'E de Jacques Roubaud, je n'en étais pas moins surpris. D'une fermeté assez estoquante pour un premier livre. R. ou les marches solitaires du petit-neveu de Rousseau en terres dauphinoises avait de quoi réjouir et enthousiasmer. D'abord parce que le roman, genre parfois sinueux ou flâneur arborait ici un tour grandement énergique. Ça n'était pas une virée dominicale sur les grands